

de la cerámica A/G con relieve aplicado; A. Gonzales, *Las nuevas coordenadas de la polémica pagano-cristiana a fines del siglo IV: El caso de Prudencio*; J. Bermejo, *Los objetos y los mitos*.

Nous voilà donc devant un abord quasi-monographique des religions en Espagne. Sans dire pour cela, qu'elles soient toutes d'ampleur ou de valeur égales, toutes les contributions du volume retracent néanmoins la marche de la recherche.

Ce qui nous paraît tout d'abord du plus haut intérêt c'est l'étude comparée de la réception du phénomène religieux romain, d'une part par les milieux fortement romanisés, de l'autre par ceux faiblement ou pas romanisés du tout. Une telle démarche découvre dans la Péninsule Ibérique un terrain favorable où toutes les structures coexistent depuis celles romanisées jusqu'aux plus barbares : d'un côté la Bétique profondément romanisée, de l'autre la Lusitanie et le Tarraconèse qui gardent encore dans la religion leur substrat traditionnel. Les voies de recherche et de méditation sont suivis aussi par les auteurs du présent volume.

Le choix des divinités romaines et orientales opéré dans les diverses parties de l'Hispanie reste par lui-même relevant. On y apperçoit le nombre limité des divinités qui ont joui de popularité. L'étude de A.M. Vazquez y Hoyos offre quelques informations à ce sujet. La triade capitoline (Jupiter, Junone, Minerve), les divinités guerrières (Hercule et Mars) les divinités du salut, des arts et du commerce (Esculape, Appolon, Mercure, les Muses). D'après la statistique de l'auteur, la plus grande popularité ont connus Jupiter, suivi de Diane, Liber Pater, la Victoire, Hercule, Mercure, Venus, Mars, Minerve. Suivent ensuite les Nymphes, les Lares et les Genis, comme expression du syncrétisme religieux opéré entre les théonymes romain et les divinités indigènes ou les *genii loci*. L'étude pose beaucoup de problème surtout de méthode. En Tarraconèse A.M.V. y H. constate que les divinités les plus honorées étaient Jupiter, Liber Pater, Venus, et Tutela, en Lusitanie — Jupiter, la Victoire et Diane et en Bétique, la province la plus profondément romanisée, Liber Pater et la Victoire, conclusion qui ne cesse de nous surprendre. La présence dominante de Liber Pater nous paraît étrange. Le choix des divinités en Bétique nous paraît tout aussi étonnant. Par contre, ce qui est certain, et bien connu, c'est la prédominance du culte de Jupiter. Quelque distinction s'y impose aussi entre le dieu des milieux officiels et de l'armée et celui des zones moins romanisées et rurales. En étudiant la communauté de Bracara Augusta, Alain Tranoy attirait l'attention sur la nature différente des mêmes divinités, adorer dans les milieux citadins par rapport à celles des milieux ruraux. J. M. Blázquez dans son ample rapport rappelle les recherches de P. Le Roux et de Alain Tranoy : des 112 inscriptions concernant Jupiter trouvées en Hispanie, 67% proviennent des régions celtiques de la Péninsule, 21 appartiennent aux milieux indigènes et 5 aux milieux ruraux. Ce culte a été adopté avec enthousiasme en Asturie et Galice. L'explication en est donnée par Ya Leite de Vasconselos, reprise par J. M. Blázquez : le caractère universel, et plus abstrait ajoutons-nous, de Jupiter était capable d'englober avec facilité un culte indigène céleste.

La recherche de J. L. Ramirez ouvre plusieurs portes fermées jusqu'à ce jour. Sa démarche découvre les liens entre les divinités et leur adorants, en essayant un abord sociologique du phénomène religieux. Une telle investigation, où le facteur individu/communauté reste décisif, ne saurait manquer d'être prévatrice. Cette étude concerne

deux zones différentes : 1) les provinces actuelles Alava et Navarre ; 2) les anciennes conventus Lucensis et Bracaraugusta. Voici les rapports établis par l'auteur :

I. Divinité de caractère universel/adorants romains ou indigènes romanisés

II. Divinité syncrétique/adorants romains ou indigènes romanisés

III. Divinité locale/adorants indigènes faiblement ou non romanisés

Et les résultats pour Alava et Navarre :

I. Culte universel — 7 divinités et 14 dédicants

II. Culte syncrétique — 4 divinités et 4 dédicants

III. Culte indigène — 10 divinités et 14 dédicants. Une prépondérance, donc, du groupe III. Si l'on y ajoute également le groupe II comprenant les divinités indigènes sous le camouflage des théonymes romains, on arrive pratiquement à doubler le nombre des cultes indigènes par rapport aux romains.

Le rapport suivant établi par l'auteur est celui entre les théonymes et les anthroponymes. Il constate à ce propos 33% théonymes latins contre 60% anthroponymes indigènes. On peut donc conclure sur l'acceptation plus aisée de l'onomastique romaine par rapport à celle de la religion omâine.

Quant à la deuxième zone, Conventus Bracaraugusta et Lucensis, les divinités locales Bandua, Cosus et Nabia y sont dépassées par Jupiter et égales en nombre avec les Nymphes. Parmi les 70 dédicants, 10 ont toutefois uniquement des noms indigènes et 8 des noms en voies de romanisation. Les données offertes par les deux *conventus* confirment, donc, les résultats constatés pour la première zone, celle des provinces Alava et Navarre : un haut pourcentage des divinités indigènes en coexistence avec les cultes officiels, surtout celui de Jupiter. Parmi les divinités de type syncrétique on trouve surtout les nombreux Lari et Geni. Il mérite d'être souligné encore une fois cette formule de romanisation exprimée par le système onomastique adopté ensemble avec la civilisation et les institutions romaines, et qui maintient, comme dernière redoute, des éléments traditionnels conservés par les croyances religieuses. L'étude de J. L. Ramirez représente en effet une nouvelle étape de la connaissance de la religion en Espagne, après les recherches fondamentales de Scarlat Lambrino, d'il y a vingt ans.

Le volume « La religion romaine en Espagne » est d'une telle richesse d'informations et de problèmes que les discussions surpassent l'étendue d'un compte rendu. Les problèmes des religions orientales qui forment le sujet du livre de Garcia y Belido paru en 1967 et d'une brève mais pertinente analyse de Robert Etienne, dans son rapport au colloque sur *Les syncrétismes religieux* y sont partiellement repris. Le partage de la Péninsule entre le culte voué à Cybèle et celui à Altys, la première trouvant un terrain propice dans la région la moins romanisée, mérite une discussion spéciale.

Et pour donner enfin la réponse à la question posée au début de ces lignes, je dirais qu'en effet, la connaissance du phénomène religieux en Espagne a connu un réel progrès et qu'on y est vraiment arrivé au moment où ces questions peuvent être envisagées d'une manière synthétique.

Maria Alexandrescu-Vianu

IMRE HOLL, NANDOR PARÁDI, *Das mittelalterliche Dorf Sarvaly*.

JÁNOS MATOLCSI, *Tierknochenfunde von Sarvaly aus dem 15.–16. Jahrhundert*, Fontes Archaeologici Hungariae, Akadémiai Kiadó, Budapest 1982, 264 S., 174 Abb. (+11), 17 Beilagen (Abb.).

Unter den Erscheinungen der ungarischen FAH-Reihe (vgl. *Dacia*, XXVII/1983, 233–234) ist die letztere das Btcn über die mittelalterlichen Dorfsiedlung von Sarvaly, die in

Westungarn (bzw. 6 km SSO von Sümeg, Kom. Veszprém, Kr. Tapolca) in einem gebirgigen und waldigen Gebiet – in der Nähe des Plattensees (Balaton) – gelegen ist.

Die Siedlung lag auf einem kleineren Hügel, am Fuße dessen das sog. Uzsa-Tal und der nach Süden fließenden Bach Lesence sind.

Urkundlich wurde das Dorf Sarvaly (wie wir aus dem geographisch-historischen Teil der Arbeit erfahren)<sup>1</sup> nur ein einziges Mal und zwar in dem päpstlichen Zehntregister des Jahres 1334 erwähnt. Trotzdem wird das Dorf noch zwei Jahrhunderte fort dauern, bis zur dramatischen Umstände der '30 Jahre des 16. Jahrhunderts, als infolge der türkischen Einfall über den Ungarn das Dorf Sarvaly zerstört wurde und dessen Überreste dannach von dem Wald überwachsen wurden.

1969 – 1972 und 1974 legten die Ausgrabungen die Spuren der ehemaligen Siedlung frei – Kirche, Wohnhäuser und andere Gebäudereste, einschließlich die Gassennetz des Dorfes. Im allgemeinen, bestanden die Ausgrabungen in Sarvaly aus Flächen – und es ist leicht zu verstehen daß der Zustand des waldigen Terrains ungünstig war für eine minuziöse stratigraphischen Bestimmung.

Die drei Bauphasen der Kirche sind klar gezeichnet : ursprünglich (Ende des 11. Jhs. – 12.Jh) wurde in romanischem Stil einen Kirchenschiff ( $5,60 \times 6,40$  m) mit einer rundelen östlich Chorgestaltung errichtet ; in der zweiten Hälfte des 13.Jhs. wurde der Chor in Quadratsgrundriss umgebaut und in derselben Periode wurden die an beiden Enden der NNW-Seite des Kirchenschiffes stehenden Stützpfeiler, erbaut ; ein weiterer Umbau der Kirche erfolgte im 14. Jh., als eine Sakristeikapelle an der N-Seite des Kirchenschiffes errichtet wurde. 31 Gräber an der Außenseiten der Chormauern und drei andere Gräber im Chor befanden sich.

In Sarvaly wurden insgesamt 27 Baukomplexen festgesetzt : 17 Wohnhäuser, 7 Keller, zwei wirtschaftliche Zusätze (Scheune, Schuppen), eine Schmiede, das Mehrteil längs der zweien Dorfsgassen ausgerichtet. Die Bauten unterschieden sich besonders durch ihre Struktur und ihre Technikherstellung : Steinfundament (ohne Mörtel) und Holz als Baumaterial bei der Häusern, Zusätzen und bei der Schmiede ; Steine mit Mörtel der Lehm bei den Kellern (gleichfalls eine interessante Ausnahme stellt der Keler 5, im quadratischen Grundriss, tief in die Erde gegraben mit

<sup>1</sup> Aus dem Inhalt : Siedlungsgeographie und mittelalterliche Siedlungsgeschichte von Sarvaly und Umgebung (9–12, N.P.), Ablauf und Methoden der Ausgrabungen (13–16, I.H.), Die Kirche (17–24, N.P.) Archäologische Erforschung der Bauten (25–49, I.H.–N.P.), Das Fundmaterial des Dorfes (50–112, I.II.–N.P.), Datierung (113–114, I.II.), Architektur (115–128, N.P.–I.H.), Das wirtschaftliche und gesellschaftliche Bild des Dorfes und seine Struktur (129–134, I.H.), Tierknochenfunde (231–251, J.M.), Anmerkungen (134–144, 252–253).

einer ungewöhnlichen inneren Holzstruktur). Andernfalls, bestanden die Wohnhäuser von Sarvaly wenigstens aus zwei rechteckigen Räume, die meistens aus drei-sechs ähnlichen Räume ; die Orientierung der Häuser entspricht jedoch der Gassenrichtung. In einem Raum – d.h. die mittelalterliche 'Kammer' – bestand die Herdstelle, ein übliche quadratische Backofen aus Lehmwände und an der unteren Teil aus in Lehm gelegten Steinen ; Ofen mit Steingewölbe wurden jedoch in den II. 15 und 27 freigelegt, während im II. 17 ein großer Backofen (Raum 3) sowie die Überreste eines Kachelofens (S-Ecke des Raumes 1) zum Vorschein kamen ; Ofenkacheln wurden auch im II. 23 freigelegt – aber diese Ofenart war in Sarvaly, meint I. Holl (S. 111), nicht allgemein verbreitet.

Das reichliche archäologische Fundmaterial besteht aus Eisenfunden – Wirtschafts- und Haushaltsgeräte, Werkzeuge, Rüstung- u. Sattelzeuggegenstände – Keramik (Glas und Majolika, Tongefäße einschließlich glasierte Keramik, Kacheln – bzw. zwiebel- u. becherförmige Kacheln, Schüsselkacheln u.a.), Münzen (nur aus dem 16.Jh.), Pflanzen und Tierknochenfunden (vgl. J. Matolcsi). Die Autoren bieten uns eine genaue Schilderung und eine ausführliche typochronologische Bestimmung der Inventarier welche die Arbeit charakterisieren, sowie die umfassende Literatur, zur Empfehlung auch an der rumänischen Forschung.

In bezug auf der Chronologie, meint I. Holl daß das Dorf Sarvaly sowohl im Hochmittelalter als auch im Spätmittelalter existierte, die Siedlung aber aus dem 11.–13.Jh. ist nicht mit Sicherheit zu bestimmen („Damals ragte nur die Kirche auf dem hervorspringenden N-Abschnitt des Hügels, und zwar auf dem höchsten Punkt der Umgebung, hervor“ – S. 113) ; vielleicht befand sich das erste Dorf in der unmittelbaren Nähe des kleinen Baches. Wie es auch sei, im Laufe des 14.Jhs. verlagerte sich das Dorf auf den Hügel (bzw. H. 6, 10, 15, 23, 26 – vgl. S. 126).

Gemäß den archäologischen Angaben wurden im Dorf Sarvaly sowohl Acker- als auch Weinbau und Viehzucht getrieben, und nicht zufällig wurden in den Häusern Pflugmesser, Pflugreule, Äxte, Sichel, Handmühle u.a. freigelegt. Die Pferdehaltung muß allgemein verbreitet gewesen sein ; nur die Anwesenheit eines selbständigen Handwerk – die Schmiede – ist dort bestätigt. Als gesellschaftliche Stellung, meint I. Holl, beherrschten im Dorf Sarvaly die Kleinadel (die sog. 'königlichen Leibeigenen') und unleugbar ist daß die Besitzer der H. 17, 23, 26/12 die reichsten Männer im Dorf waren.

Dieses Buch, in vorbildlichen graphischen Bedingungen erschienen, ist als eine Erfolg anzusehen, um se mehr als auch „die Freilegung von Sarvaly stellt in Ungarn die erste vollständig durchgeführte und aufgearbeitete Dorfausgrabung dar“ (siehe den inneren Einband).

N. Constantinescu